

leMag

rendez-vous culturel du Courrier

ANIMAUX (VI) Des premières religions aux littératures actuelles, en passant par les fables et les mythes, les animaux peuplent l'imaginaire humain. Ils sont un miroir de la relation de l'homme au monde. Quelques pistes.

*Hic Dracunculus ἀπλερος καὶ δοποῦς
paulò antequam Hugo Boncompagnus Card. ad
Pontificatum assumeretur sub nomine Gregorij
XIII. Bononiæ captus etiamnum in Museo
Aldrovandi tomento fartus spectatur.*



Illustration.
Dragon bipède
non ailé in
Athanase
Kircher, *Mundus
Subterraneus*,
Amsterdam,
1664.
COLL. AGENCE
MARTIENNE

Fabuleuses créatures

ANNE PITTELOUD

D iabolisés, divinisés, mythifiés: depuis la nuit des temps, sur tous les continents, les animaux sont à la base des récits fondateurs de l'humanité, au cœur de ses échafaudages culturels et idéologiques. «Parler de l'animal, c'est parler de soi-même: l'être humain est un animal!» rappelle Philippe Borgeaud, professeur d'histoire des religions à l'université de Genève. Mais c'est aussi, toujours, parler des dieux. «Tous les récits premiers mettent en scène la relation humains-dieux-animaux, et toutes les religions sont construites autour de ce triangle.»

En Egypte par exemple, les animaux sont «presque un langage», comme le formule Philippe Borgeaud: ils dominent les hiéroglyphes et expriment la nature et les qualités des dieux (Anubis a une tête de chien, Bastet est une femme à tête de chat, Apophis est figuré par un serpent, etc.) – tout comme dans les civilisations indienne, chinoise ou japonaise. Ils sont au centre des représentations cosmogoniques des indigènes d'Amérique du Sud et du Nord, essentiels dans le chamanisme, la mythologie grecque et les fables. Plus près de nous, la littérature abonde toujours de figures animales. Des contes de fée aux loups-garous, des dragons et autres vampires à Moby Dick et Crin Blanc en passant par la figure du

chat baudelairien, les animaux expriment les désirs ou les angoisses de l'être humain et traduisent ses relations avec le monde qui l'entoure. Aujourd'hui, les littératures métaphoriques que sont la science-fiction, le fantastique et la fantaisie mettent en scène des enjeux contemporains en réactivant un fonds mythologique commun (lire page suivante).

DILEMME FONDATEUR

«Les premières représentations préhistoriques figurent des animaux», note Philippe Borgeaud, qui cite pour exemple les fresques de la grotte de Lascaux. C'est que les premiers peuples étaient chasseurs, en contact continu avec le monde animal. Pour les chasseurs, l'animal vient d'ailleurs: «Il renvoie toujours à une sorte d'au-delà, dans un rapport anthropomorphe – dans leurs récits, les animaux vivent dans une sorte de monde parallèle au nôtre, mais invisible.» Lors de la révolution du néolithique (10 000 à 3000 av. J.-C.), le passage de la chasse à l'agriculture et à l'élevage transforme le statut de l'animal, devenu domestique, donc plus proche. Surgissent alors les premières figurations divines – Athéna, Zeus ou Jéhovah –, qui succèdent aux dieux esprits ou animaux. «Les dieux et les sacrifices sont apparus au moment où on passe de la religion de la chasse à la religion de l'élevage. Cela pourrait être lié à une

nouvelle ritualisation du rapport à l'invisible», avance l'historien des religions.

Le monde d'alors est magique. L'animal représente des forces et des qualités qu'il ne faut pas contrarier, mais il est également nécessaire aux hommes pour se nourrir, se vêtir, etc. «Toutes les sociétés versent le sang de l'animal, métaphore du sang humain», explique Philippe Borgeaud. «Manger un animal fait ressurgir le fantôme de cannibalisme. D'où la nécessité de ritualiser le meurtre de l'animal, pour ne pas déranger l'ordre du monde et évacuer cette culpabilité fondamentale.» Dans les rituels de chasse, les chercheurs ont ainsi identifié l'existence de «comédies d'innocence», où on fait porter la faute du meurtre à quelqu'un d'autre. Quant aux sociétés de l'élevage, elles ont mis en place le rituel du sacrifice – qui concerne surtout les animaux domestiques. Son origine est expliquée dans de nombreux mythes, et sa pratique souvent définie par les textes religieux.

L'abattage rituel a disparu des sociétés chrétiennes, mais il est toujours pratiqué dans l'islam et dans le judaïsme. Globalement, nos sociétés occidentales cachent aujourd'hui le meurtre des animaux derrière les murs des abattoirs, lieux froids et industriels où l'animal, tué à la chaîne, semble réduit à une chose: «Mais c'est aussi une façon de ritualiser», estime Philippe Borgeaud.

Toute culture possède en outre son système d'interdits alimentaires, «qui n'est pas basé sur des raisons diététiques», explique-t-il. Cette classification, qui définit quels animaux sont purs et impurs, soit comestibles ou non, est à l'image d'un certain ordre social. «On a montré une homologie entre la manière dont une société classe les animaux (domestiques, sauvages, comestibles ou non) et les règles en vigueur au niveau du mariage (les individus plus ou moins épousables selon leur proximité)», continue M. Borgeaud. D'où la fréquente utilisation de métaphores animales pour qualifier les femmes dans les sociétés primitives – une louve, animal à la fois sauvage et proche du chien, désignait ainsi une prostituée.

ÊTRES HYBRIDES

Sacrifices et interdits alimentaires s'intègrent dans un système symbolique dont la tâche est de régler les relations entre hommes, dieux et animaux. Mythes et religions représentent souvent des conflits d'origine, où les trois entités doivent se distinguer. Dans la Genèse, les animaux paraissent avant Adam, qui doit les nommer; dans certaines versions, il n'est pas satisfait et Dieu doit créer la femme. Adam et Eve sont chassés du paradis car ils ont mangé le fruit – tabou – de l'arbre de la connaissance. ●●●

Notes: voir colonne page suivante.